



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B
(Les captifs de la Forêt Noire)
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone TRInité 78-44



Compte chèques postaux : Amicale X A, B, C : Paris 4261-13
Amicale V B : Paris 4841-48

Notre Journée Nationale du 8 Octobre 1961

MERCI A TOUS !

Le Comité Directeur de l'Amicale VB, en accord avec celui de l'Amicale des X, avait décidé d'organiser sa Journée Nationale à l'occasion de la réunion annuelle des Anciens d'Ulm.

Décision judicieuse puisque le grand succès vint couronner les efforts des organisateurs.

Nos amis d'Ulm avaient eu la délicate pensée d'associer à cette Journée du Souvenir la célébration du Jubilé Sacerdotal (vingt-cinq années de prêtrise) de leur Président, le R. P. Jean VERNOUX.

Or, notre ami Jean VERNOUX n'est pas seulement le Président des Anciens d'Ulm. Sa carte de visite amicaliste se complète par « Vice-Président de l'Amicale VB et Délégué départemental de l'U.N.A.C. pour les Deux-Sèvres et la Charente-Maritime. »

Aussi, une foule nombreuse assistait-elle à la Messe solennelle célébrée en l'église Saint-Joseph-Artisan, 214, rue Lafayette, en l'honneur du Jubilaire et à la mémoire de nos Camarades disparus.

Le Secrétaire Général de l'U.N.A.C., notre ami SIMONNEAU, était présent, entouré de nombreux représentants d'Amicales Nationales. Nous avons reconnu, parmi eux, nos amis BAZLE, des IX, BARRIER, du IIB, LAROMIGUIERE, des XII, FERRGER, des VA - VC, etc...

Les Présidents LANGEVIN et GAU conduisaient les nombreux amicalistes du VB et des X. Parmi les délégations présentes dont la plus importante était, bien entendu, celle des Anciens d'Ulm, tout entière groupée derrière deux actifs dirigeants, Lucien VIALARD et Constant YVONNET, nous avons remarqué celle de l'Amicale des Vosges avec son dynamique Président Georges HOMEYER, accompagné des amis HERMANN et JEANGEORGES.

Le Nord était représenté par nos amis ROSEAU, de Lille, et CARTIGNY. La délégation de nos amis belges était cette fois particulièrement nombreuse sous la conduite de nos amis ISTA, Délégué permanent de l'Amicale VB en Belgique, et ADAM, Membre du Comité Directeur de l'Amicale belge des Stalags V. Les kommandos de SCHRAMBERG étaient représentés par leur diligent Secrétaire général, notre ami Roger HADJADI.

A 11 heures, le cortège fit son entrée dans l'église Saint-Joseph-Artisan, précédé des drapeaux des Amicales françaises, représentées à la cérémonie et du drapeau belge. Détail émouvant, le drapeau des

Anciens d'Ulm, était porté par un jeune soldat d'Algérie. Ce dernier, fils d'un ancien d'Ulm, avait demandé l'honneur d'être le porte-drapeau de l'Amicale de son père afin de marquer son entière solidarité avec les anciens Prisonniers, ainsi que de prouver combien les efforts de l'Amicale VB vis-à-vis des petits gars, soldats en Algérie, étaient appréciés par ces derniers.

La Messe fut célébrée par le Jubilaire, le R. P. VERNOUX, pendant que la chorale interprétait avec beaucoup de talent, les chants religieux. Le sermon fut prononcé par le R. P. MAGNIN, Curé de Saint-Joseph-Artisan.

L'orateur tint tout d'abord à féliciter le jubilaire pour ses 25 années de sacerdoce. En termes élevés il magnifia la vocation du prêtre : Fidélité à Dieu. Puis il fit remarquer que cette journée tout entière était placée sous l'égide de la fidélité. Au Jubilé sacerdotal du R. P. VERNOUX étaient associées les Noces d'Argent de plusieurs camarades. Et le R. P. MAGNIN tint à célébrer cette fidélité au foyer, gage certain d'une vie familiale saine et heureuse. Puis il en vint au sentiment fraternel qui unit tous les anciens des stalags, la fidélité à l'amitié et au souvenir.

Quelle magnifique trilogie : Dieu, famille, amitié. C'est bien notre fidélité à la parole donnée que nous fêtons tous ensemble en cette Journée d'Octobre. Nos souffrances passées, nos misères endurées avaient façonné un bloc puissant, incassable : la Fidélité. Fidèles à nous-mêmes, fidèles à nos grands principes de solidarité, fidèles à notre devoir de veiller sur ceux qui n'ont plus de guide. Il faut toujours rester unis comme nous l'étions là-bas.

A 13 h. 30, dans les Grands Salons des Prévoyants, 279, rue des Pyrénées, un grand Banquet amical et international réunissait autour de sept grandes tables, cent quarante-quatre convives.

Menu soigné, service rapide, organisation impeccable. Bravo les organisateurs. Et que dire de la sauterie qui, jusqu'à minuit, mobilisa danseuses et danseurs !

Belle et reconfortante journée qui prouve que l'Amicale VB est un groupement puissant plein de dynamisme. Et nous remercions tous nos sympathiques amis de leur conscience et de leur dévouement. Grâce à eux, une manifestation VB est toujours un succès.

H. P.

Les commentaires de Jules... chef de table

Grâce à l'ami Mimile, j'ai aujourd'hui une fonction officielle. Vous le connaissez, le gars Mimile ? Il fait assez de ramdam quand il faut faire rentrer les cotisations, car un groupement sans discipline n'est pas un groupement : c'est la pagaille. Avec lui, faut que ça tourne rond. Aussi, pour la Journée Nationale, s'est-il creusé la matière grise pendant un mois et il a trouvé : Créer la fonction de... chef de table. Et quand il fallut se mettre à table, vous le croirez si vous voulez, il n'y eut pas l'ombre d'une pagaille. En dix minutes, tout le monde était casé. C'est pas de l'organisation, ça !

Faut vous dire que les chefs de table avaient été choisis parmi les gars les plus intelligents ! J'en suis encore tout éberlué d'avoir été nommé. Surtout qu'à ma table il y avait des gars pas faciles à manier. C'est pas comme le grand Henri, le trésorier adjoint, qui dirigeait la table d'honneur. Des gars bien nourris qui sautaient pas au rab. Une louche et ça suffit !

Tandis que chez moi, avec un Maurice Godard qui imitait Popeye avec ses épinards, un Martinot qui poussait des rugissements à faire fuir les lions de l'Atlas, et des morfalous comme Rose et Rysto, allez donc manger en paix ! Fallait avoir un œil sur leur assiette et l'autre sur le plat.

Mon serveur n'avait pas le coup d'œil de la répartition. Au début de la table, il servait avec une louche qui, comme une peau de chagrin, rétrécissait au fur et à mesure qu'il avançait dans le service. Les derniers devaient se contenter de la portion cuiller à café. Et quand ça tombait sur les gars Rose ou le gard Godard,

ça faisait du bruit. Fallait dare dare faire chauffer les roulantes !

Les vins étaient de bonne qualité. Ça se voyait sur les tables. Et sur celles (car il y en avait deux) des gars d'Ulm. Quel massacre, mes amis ! Il est vrai qu'avant de passer de vie à trépas, elles (les bouteilles !) recevaient l'absolution du R.P. Vernoux.

Le gars Planque — encore un chef de table futé — tenait son Kommando bien en mains. Il s'en fallait de quatre unités qu'il eut sa table au complet. Mais, au prochain banquet, faudra prévoir des rallonges.

Un geste qui fut unanimement apprécié fut celui de notre hôte, qui, gagné par l'ambiance extraordinaire qui régnait dans la salle, offrit une tournée générale de liqueurs. De quoi foutre les plus solides maisons en faillite. Pensez donc, 144 petits verres ! A ma table, les morfalous parlaient ni plus ni moins de porter le patron en triomphe. Alors, moi, de quoi j'aurais l'air, je vous le demande ?

A ma table, deux Rémois étaient à l'honneur : nos amis Bertin et Madame. On ne s'était pas vu depuis dix-huit ans, mais les gars du Waldho se reconnaissent partout. L'ami Daubigny, qui jouxtait notre producteur de champagne, en était lui aussi tout rajeuni.

(Suite page 2).

Quand on parle — comme ce fut mon cas le 8 Octobre — après plusieurs orateurs dissertés, éloquentes ou émouvants, pendant la dégustation de liqueurs aimablement distribuées par l'hôte, à la fin d'un repas aux conversations animées, on risque bien de retarder le départ de ceux qui ont besoin de prendre un peu d'air frais et, pour ne pas lasser, on veut être bref et ensuite, à la réflexion, on constate qu'on n'a pas dit tout ce qu'on aurait voulu dire ou comme on aurait voulu le dire.

C'est la sensation que j'éprouve en ce moment où j'écris ces lignes avec le stylo d'Homayer et c'est pourquoi je veux redire ici, noir sur blanc, mes vifs remerciements à tous ceux qui, à l'occasion de notre Journée Nationale devenue presque une fête jubilaire, m'ont témoigné, de diverses façons, leur sympathie, mieux leur amitié. Car ce fut vraiment, depuis le matin à la Messe jusqu'au soir très tard une manifestation d'amitié sincère entre nous tous, depuis les serrements de mains conventionnels jusqu'à ces embrassades spectaculaires ou solitaires, comme celle avec mon « chauffeur » Aladenise, dans le noir Passage Doisy !

Merci donc à tous en général et en particulier à ceux que j'aurais pu oublier. Merci à mes « Anciens d'Ulm » qui ont bien voulu charitablement se souvenir plus de leur aumônier quelque peu « bouthonneur » que d'un homme comme eux qui avait aussi ses défauts humains. Merci à Lucien Vialard qui est bien le « Vice », c'est-à-dire « remplaçant » du Président d'Ulm trop souvent absent en même temps que le Président dynamique du Groupe Parisien ! Merci à Constant Yvonnet dont le sourire satisfait de Trésorier nous a reconfortés. Merci au Président Langevin et aux VB, à La Clavierie et aux X ! Merci aux diverses Amicales qui ont envoyé un représentant à la cérémonie religieuse ou tout au moins un mot d'amitié à leur délégué provincial. Merci à Marcel Simonneau, Secrétaire Général de l'UNAC, qui a sacrifié quelques heures d'un jour anniversaire pour venir nous apporter le salut cordial de l'UNAC. Merci à nos Camarades Belges qui, par la plume du Président Paul Roland au nom des VB, du P. Thiérfry, aumônier, de Mme Legrain au nom des épouses des anciens P. G. Belges d'Ulm, comme par la voix élocuente d'Ista ou émue de Métillon, nous ont montré une fois de plus qu'entre P. G. Français et Belges il y avait plus qu'une camaraderie de rencontre : une véritable et durable fraternité ! Merci enfin à tous ceux qui, absents de corps, étaient présents de cœur et nous l'ont dit ou écrit !

Chers Camarades et Frères, vous m'avez fait remettre par le Président Langevin une croix pour « services rendus à l'humanité ». Je traduis : « ... à des hommes qui souffraient ». Le papier officiel qui accompagnait cette croix porte ces mots en exergue : « Encouragement au dévouement ».

Plus que ce Diplôme d'Honneur, plus que cette croix, votre sympathie, votre amitié, j'allais dire votre affection, auront été pour moi, en ce 8 Octobre 1961, le plus précieux des encouragements à continuer ma tâche au milieu de vous et à me dévouer longtemps encore, si Dieu le veut, à la cause d'union et de pacification dont nous devons tous être, et plus que jamais, les chevaliers servants.

P. Jean VERNOUX,
Vice-Président VB.

Notre voyage en Allemagne

Nous rappelons à nos camarades qu'ils ne doivent pas attendre pour nous envoyer leur participation possible au grand voyage qu'organise l'Amicale V.B. pour la Pentecôte 1962 (les 9, 10 et 11 juin 1962).

Déjà, quelques anciens V.B. nous ont fait part de leur acceptation. Mais leur nombre est trop faible pour envisager dès maintenant la certitude du voyage. Bien sûr, nous ne sommes même pas encore en 1962, mais un tel voyage ne s'improvise pas à la dernière minute.

Aussi, si vous envisagez de participer au voyage du Souvenir, faites-le-nous savoir le plus rapidement possible.

Nous vous rappelons que Strasbourg sera la première étape du voyage. Nous demandons à nos amis strasbourgeois de bien vouloir se mettre en relation avec le Bureau de l'Amicale V.B. Nous serions heureux de connaître leur point de vue et si nous pouvons compter sur eux pour l'organisation du rendez-vous du samedi 9 juin.

Pour une organisation V.B., tous les anciens V.B. doivent être mobilisés.

ILLUSIONS

On lui avait dit à Compiègne, au retour dû à une déutite falsifiée, en 1943 : « Surtout, ne vous étonnez de rien. Vous rentrez dans une France vaincue, anéantie, divisée, qui n'est plus la France. Les uns sont pour Pétain et les Allemands, on les appelle des collabos ; les autres sont pour de Gaulle et les Alliés, on les traite de communistes ou de terroristes ; dans les deux cas, il y a de l'exagération. Restez calme, parlez peu, observez et vous jugerez. Surtout pas d'illusions et bon courage ! »

A l'arrivée au pays, il avait rencontré un copain, libéré comme ancien combattant et qui l'avait mis en garde contre certains mobilisés revenus de zone libre et qui allaient partout disant : « Les P.G., ce sont des c... (ici un qualificatif qui n'a de signification en aucune langue étrangère), ils n'avaient qu'à se sauver comme nous. »

La première visite dans un bureau lui avait valu cette question :

- Alors, que dit-on en Allemagne ?
- Oh ! Ils voient bien qu'ils sont foutus !
- Taisez-vous, malheureux ! Si on vous entendait ; modérez vos expressions. Et puis réfléchissez un peu : comment voulez-vous qu'une nation si bien organisée et surtout si disciplinée soit vaincue ?...

Notre P.G. se dit : « Ça y est, les ennuis commencent ! »

Et, de jour en jour, il écoutait et encaissait sans répondre : pour beaucoup, la France ne s'était pas défendue, les combattants avaient refusé de lutter, le soldat de 1939-40 était un pauvre type qui ne valait pas ceux de 1914-18 et qui devait porter la honte de la défaite là-bas, dans les camps en Allemagne. On jetait bien entendu un voile discret sur les brillantes qualités de notre rutilant Etat-Major.

A part les familles qui avaient des leurs derrière les barbelés, on oubliait bien des choses et déjà on trafiquait avec l'occupant, marché noir, combinaisons plus ou moins louches, dans lesquelles l'amour de l'argent se faisait jour.

Et la vie continuait, différente de celle d'autrefois, et notre P.G. pensait que c'était vraiment un monde nouveau qui s'établissait, celui prédit par le sinistre Adolf.

De temps en temps, au cours de quelques promenades aux environs de chez lui, il remarquait dans des églises une plaque ou un simple tableau : « Un Tel mort pour la France, mai ou juin 1940, en Belgique, dans l'Aisne, sur la Loire, en Moselle... ». Et ces noms étaient ceux de ses amis, de ses copains ou des relations professionnelles... et on osait dire que la campagne de France n'avait pas coûté de sacrifices !

Les années passèrent. Vint le débarquement. Les « Seigneurs de la race » refleurèrent vers leur terre, très en colère, déportations et cruautés attestant leur

bon sentiment de collaboration. Mais notre prisonnier rapatrié gardait la tête froide, ayant refusé net, à plusieurs reprises, de tremper dans des affaires louches qui lui auraient rapporté une aisance qui n'aurait pas été à dédaigner. Mais sa conscience, cette bougre de conscience, réprouvait, pour lui d'abord et vis-à-vis de ses camarades restés là-bas ensuite, de tels actes malhonnêtes. Il tenait à son serment. Il leur avait promis, en les quittant, de se souvenir d'eux et de rester digne de leur affection et de leur confiance.

Enfin, ce fut le Grand Jour du Retour : joie délirante où perçait cependant une tristesse infinie. Le souvenir des deuils, de la défaite de cinq ans plus tôt, venait assombrir la Fête des Retrouvailles.

Les jours, les mois passèrent. La vie reprenait son cours normal. Maintenant, les « engagés » de jadis, qui avaient vu leurs voisins et amis faire fortune pendant la grande tourmente, ne pensaient plus qu'à rattraper le temps perdu et les imiter s'il en était encore temps.

Il en revoyait souvent un, entre autres, qui lui avait dit tout larmoyant à son retour : « C'est fini, je suis ruiné ; pendant qu'on faisait les c... là-bas, ils sont tous devenus riches... ». Mais, deux ans plus tard, passant dans le village de son camarade, il fut tout surpris de voir une espèce de gratte-ciel (et fort luxueux, ma foi !) s'élever à la place où, naguère, il y avait une modeste bâtisse. Et du matériel agricole qu'auraient pu lui envier les Chleuhs... Et des camions qui drainaient tout le bétail du secteur pour le compte de l'ancien libéré en pleurs...

Et lui qui avait tant trimé dans les familles de P.G. pendant la tourmente pour les aider, aujourd'hui on lui accordait presque difficilement un service, et encore parce que c'était lui ! Mais, dans le malheur, il avait appris à ne s'étonner de rien et tout cela lui paraissait normal.

La course à l'argent et aux jouissances ne s'arrêtait plus ; l'ambition était de plus en plus la règle ; les anciens camarades qui correspondaient avec lui, à part deux ou trois, ne donnaient plus signe de vie.

Un beau jour, par hasard, il rencontra son officier en civil de Compiègne, qui avait échappé à la tourmente, et lui dit :

« Comme vous aviez raison de me dire de ne m'étonner de rien, parce que, maintenant, tout est cause à étonnement », et de lui raconter ses rancœurs et ses tristesses.

« Ne t'en fais pas — lui répondit son interlocuteur — tôt ou tard les hommes reviendront au bien de gré ou de force. Ta conscience est en paix ? Cela seul compte ; le reste n'est qu'accessoire... à moins que nous ne soyons tous les deux que de pauvres imbéciles ! Alors, la prochaine fois... l'expérience aidant... nous prendrons nos décisions... la veille des autres... »

UN DE NOUS.

Les commentaires de Jules...

(Suite de la première page).

On a parlé d'un grand absent, l'ami Jules Carlier, à qui nous adressons, tous, nos bonnes amitiés avec l'espoir de le revoir à un prochain banquet.

Comme tout banquet qui se respecte, ça s'est terminé par des discours. Et là, mes aïeux ! on en a eu pour notre pognon. Les gars de ma table étaient atterrés ! Ils voulaient bien déguster le cognac ou le cherry, mais pour l'éloquence, vous repasserez. On sait bien qu'il faut un peu de bla-bla-bla dans les réunions officielles, mais eux, mes gars, ils étaient venus là pour rigoler. Alors vous comprenez, n'est-ce pas, que j'avais du mal à les tenir. Ah ! tout n'est pas rose dans la vie d'un chef de table.

Un bon point au Président Langevin. Il fut bref. Comme il a dit : « Je n'ai rien de mieux à vous dire que ce qui a été dit ce matin au sermon du Père Magnin. » On restait sur une bonne impression. Il décora les trois chevaliers Vernoux, Vialard et Ista. Mais pourquoi veut-il mettre les médailles à droite ?

Un gars qui fut K.O., c'est l'Armand. Sa promotion lui coupa le souffle. En tant que Belge, il ne s'attendait pas à recevoir une telle distinction. Le dévouement n'a pas de frontière, mon cher Ista. Et ça faisait tellement plaisir aux Français de la salle que l'ovation monstre qui salua la remise de ton diplôme t'amena les larmes aux yeux. A tel point que les morfalous de ma table en étaient tout remués. On a peut-être de la gueule, mais on est sentimental !

La surprise des deux V fut également totale. Le Père Vernoux et Vialard furent fort surpris de recevoir pareille distinction. Mais à leur valeur personnelle, reconnue ainsi par les hautes autorités, il faut adjoindre tous leurs copains du groupement d'Ulm. Et ces deux médailles récompensaient un groupement bien sympathique et extrêmement méritant. Le brave Constant cachait bien mal son émotion.

L'ami Laclaverie parla au nom des X. Il fut simple, direct et... bref. Son optimisme fait plaisir à voir. Et on comprend alors que l'Amicale des X devrait bientôt retrouver toute sa puissance. Le succès ne sourit-il pas aux audacieux ?

A 17 heures, on vida la salle pour la mise en place de l'orchestre. Un bel ensemble musical qui donna satis-

faction à tous les danseurs. Valses, rumbas, tangos, fox, etc... furent interprétés avec talent. Sans souci de leurs sciaticques ou rhumatismes, les anciens K.G. s'élançèrent en piste avec un entrain endiablé. Il dut y avoir quelques jambes raides le lundi matin au réveil.

Le gars Riton, de Saint-Cloud, est bien le roi de la valse. Faut l'avoir vu tourner pendant vingt minutes une valse époustouffante pour se faire une idée de son endurance. Tout de même, le corps des infirmiers du Waldho était prêt à toute éventualité.

Un roulement de tambour. L'ami Géhin fait une annonce : « De gracieuses vendeuses, etc... », et l'on vit apparaître nos amis Godard et Perron. En tutu qu'il fallait les mettre, nos « belles vendeuses ». Cela aurait fait plus « ambiance prisonniers ».

Deux jeunes bien sympathiques nous donnèrent une exhibition de rock. Michèle Homeyer et Pierre Roger nous firent assister pendant un bon quart d'heure au spectacle trépidant de cette danse athlétique. Nous, les anciens, on se sentaient rajeunir de quelque vingt ans !

Et puis il fallut se séparer. L'heure était tardive. Près de minuit. On éteignit les lampions. On ferma les portes. Par petits groupes, on déambula dans la rue des Pyrénées. La fête était finie. Je venais de rendre ma louche de service. Mon rôle de chef de table était terminé.

JULES.

A la mémoire de Laroche

Tous les anciens des Kommandos d'Hedelberg et d'Eberhardzell sont en deuil. Marcel Laroche, qui fut leur homme de confiance, est mort. Laroche, qui personnifiait la gaieté et la bonne humeur, est décédé le 22 septembre, dans une clinique de Chaumont.

Lui qui était débordant de vie, qui avait toujours un propos gouaillier à la bouche, une savoureuse anecdote à raconter, il nous a quittés en conservant jusqu'à la fin, malgré un mal implacable, sa bonhomie souriante et son moral à toute épreuve.

Tous ceux qui l'ont connu sont d'accord pour déclarer qu'il s'agissait d'un personnage hors série.

Originaire du Puy-de-Dôme, il avait exercé différents métiers, servi dans l'Infanterie de Marine et parcouru tous nos anciens territoires d'Asie, d'Afrique noire et d'Afrique du Nord. Sa vie, ses aventures pourraient constituer la trame d'un roman à épisodes multiples.

Il émanait de lui une sympathie communicative qui vous mettait immédiatement en confiance. Sa faconde, son abord facile permettaient à l'interlocuteur de lier connaissance sans s'égayer dans des considérations générales.

Doué d'une habileté manuelle peu commune, c'était un homme précieux en captivité. Déjà, à Strasbourg, en juillet 1940, nous avions eu un aperçu de son savoir-faire. Au moment où régnait la disette la plus noire, il s'était mis à ciseler des bagues — véritables objets d'art — avec des pièces de monnaie, afin de s'assurer quelque nourriture et en faire bénéficier ses amis.

Un peu plus tard, dans notre Kommando perdu de la Haute-Souabe, nous ne fûmes pas longs à vérifier l'étendue de ses capacités. Il savait tout faire : réparer les montres, couper les cheveux, ressembler les souliers, fabriquer des paniers et, surtout, ouvrir les serrures.

Au cours des premiers mois de captivité, nous avions un gardien méfiant et soupçonneux qui prenait des précautions infinies pour fermer sa porte lorsqu'il devait s'absenter. Mais à peine avait-il le dos tourné que, grâce à Laroche, nous étions dans sa chambre pour fumer son tabac et récupérer nos colis.

Le tabac, c'était une des grandes préoccupations de Laroche ! Il faudrait un volume pour énumérer les efforts, l'astuce, les trésors d'imagination qu'il a déployés pour s'en procurer.

Chaque dimanche, il nous révélait une autre face de ses talents : la cuisine. Le plus souvent, il faisait appel à la basse-cour de son employeur pour la fourniture des plats de résistance. Mais il savait aussi accommoder à sa façon d'autres ressources locales, tels que les champignons, les escargots, les chats et les hérissons.

Véritable force de la nature, il en imposait à nos geôliers par sa corpulence... et ses galons de sergent-chef. Même les plus hargneux devenaient presque aimables pour lui adresser la parole. Du reste, il affectait vis-à-vis d'eux une attitude digne et réservée qui contrastait avec son caractère, par ailleurs si enjoué. Par contre, il était très populaire dans le village où, malgré des connaissances linguistiques fort sommaires, il réussissait à s'expliquer aisément par des mimiques et des gestes appropriés.

Avec un optimisme inébranlable, Laroche, dès le mois d'août 1940, ne doutait pas de la défaite finale des Armées du III^e Reich. Nul plus que lui ne s'est intéressé aux communiqués militaires qu'il commentait chaque soir avec passion. A l'époque où la suprématie allemande paraissait assurée — au moment des campagnes de Yougoslavie et de Grèce, au printemps 1941 — il trouvait toujours des arguments ingénieux pour justifier sa confiance.

Après Stalingrad, ses convictions se trouvèrent, bien entendu, renforcées. Par son enthousiasme convaincant, il entretenait très haut le moral de tout son entourage. Chaque fois, par exemple, qu'on annonçait le décès d'un combattant, dans la commune, il y avait un tonneau de bière, le soir, au Kommando. A diverses reprises, l'annonce étant double, nous dûmes assécher deux tonneaux. Et les croix se multipliaient tant à la dernière page des gazettes régionales qu'un soir, même, il nous fallut remettre un troisième tonneau pour le lendemain.

Mais, parfois, Laroche, qui pratiquait aussi l'humour noir, nous disait d'un air sérieux, en calculant ses effets : « Ça se dessine, les gars, ça se dessine ! Y en a plus guère que pour trois ou quatre ans ! »

Avec lui, il n'était pas question que le Kommando sombrât dans la torpeur. Boute-en-train extraordinaire, il n'avait pas son pareil pour ramener la gaieté aux heures les plus sombres des mornes hivers.

De sa voix chaude et bien timbrée, il entonnait des chansons tendres ou grivoises pour meubler nos veillées. Il organisait des jeux, racontait des histoires d'Indochine, pestait contre les paysans du lieu et, pour finir, ranimait l'attention faiblissante de son auditoire par des refrains de corps de garde.

Ce sont des hommes semblables qui ont vaincu le découragement dans les Camps et les Kommandos. Leur rôle, capital, n'a pas été mis suffisamment en lumière. Sans eux, combien se seraient abandonnés à la mélancolie, aux idées noires et, progressivement, à la perte de leur personnalité.

Avec Laroche, il n'y avait rien à craindre. Aux heures de lassitude et de mauvaise humeur, vite il lançait une plaisanterie, parlait des succès alliés en Italie où se mettait à fredonner une chansonnette. Heureux les Kommandos qui ont possédé des animateurs d'une pareille envergure !

Comme on s'en doute, il a été, durant la captivité, le héros de nombreuses aventures drôles et cocasses, dont plusieurs ont déjà fait l'objet de récits détaillés dans le « Lien ».

Depuis la Libération, nous ne l'avons pas perdu de vue et le rencontrons fréquemment. Les années n'avaient que peu d'emprise sur lui. Il restait jeune de caractère, jovial, d'une vitalité surprenante et toujours prêt à monter une farce de collégien.

C'était, au surplus, un fervent amicaliste de la première heure, qui conservait précieusement la collec-

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, V B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

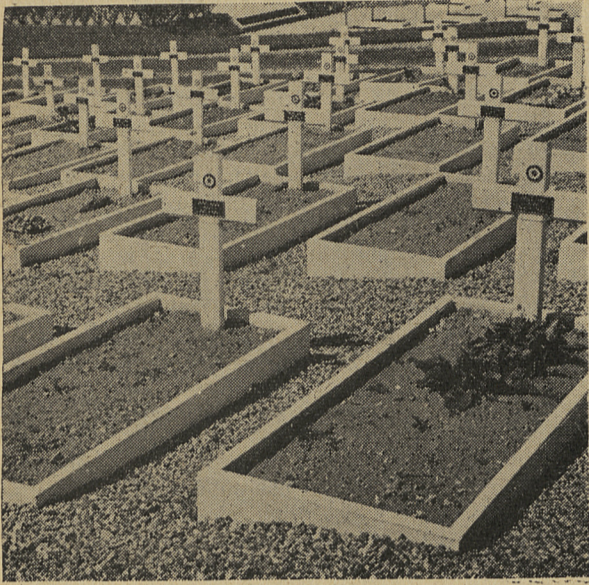
tion du « Lien ». Après son décès, M^{me} Laroche a trouvé dans son portefeuille un papier blanc qui portait ces seuls mots : « Ne pas oublier de régler l'Amicale ».

Il faisait partie de ces privilégiés qu'on n'oublie plus lorsqu'on les a vus une fois. A plus forte raison quand on les a côtoyés pendant cinq ans et qu'ils sont restés, depuis, fidèles à leurs amitiés.

Aussi, parmi les témoignages de sympathie qui nous sont parvenus, Henri Debenne, d'Aumont (Jura), a bien résumé nos sentiments en écrivant : « C'est un ami inoubliable qui s'en va ».

Inoubliable, en effet. Et c'est pourquoi, cher Marcel, tu peux reposer tranquille dans le petit cimetière ensoleillé de Reventin-Vaugris (Isère). Tous tes amis — et tu sais qu'ils sont nombreux — ne t'oublieront jamais.

Matricule 23653.



Ne les oublions pas !...

POTINS DES X

Les amitiés de :

- LINARDON Pierre, 73, r. Mélanie, Strasbourg-Robertsau.
 TAISNE Edouard, 7, rue Pasteur, Haspres (Nord).
 PECHENART Antonin, 9, r. Marie-Doffe, Clamart (Seine).
 SEMAL Paul, 81, rue Jacquemars-Giélée, Lille.
 MARVIER, Lycée Montaigne, 118, cours Victor-Hugo, Bordeaux.
 FAVIERIE Clément, La Dorée (Mayenne).
 GAGNEUX Henri, Villemoisson-sur-Orge (Seine-et-Oise).
 FACQ Noël, Bersée (Nord).
 ASSEAU Léon, Issy-les-Moulineaux (Seine).
 GONDRY, Sainte-Geneviève-des-Bois (Seine-et-Oise).
 RENIER Pierre, Lille.
 DEGREVE Gaston, Lille.
 BAZEILLE René, rue Arthur-Brière, Paris.
 BLIN René, Boulogne-sur-Seine (Seine).
 LECOMTE Marcel, Marseille.
 BROT Michel, 10, rue Gros, Paris (16^e).
 MAURIN Maurice, Bagnolet (Seine).
 PETIT Pierre, 18, av. L.-Ripault, Châtellerauld (Vienne).
 COCHOT René, Paris.
 JONSSON Maurice, 285, rue de Vaugirard, Paris (15^e).
 GALLIZIA Pierre, Grenoble.
 CRESPIN Georges, Colombes (Seine).
 GUTTMAN, 6, rue Saint-Nicolas, Paris (12^e).
 MANDOU, 9, rue Blomet, Paris (15^e).
 LAPORTE Georges, 279, rue des Pyrénées, Paris (20^e).
 BULKOWSTEIN, 4, square Jouvenet, Paris (16^e).
 ISRAEL, Bouzonville (Moselle).
 LABEL, 17, bd de Grenelle, Paris (15^e).
 LERICHE Robert, 31, rue du Pont-d'Ivry, Alfortville (Seine).
 PAU Roger, 5, rue Campagne-Première, Paris (14^e).
 FRANCHETEAU Marcel, 7, pl. Girard, Le Mans (Sarthe).
 CAILLET, 8, rue Prémontaine, Le Mans (Sarthe).
 LAURENT André, 3, allée Ste-Marie, Le Vésinet (Seine-et-Oise).
 MASSINOT Paul, Nicey-sur-Aire (Meuse).
 MIONNET Roger, 10, rue Félix-Faure, Asnières (Seine).
 BALLE Ferdinand, St-Pierre-Tarentaine (Calvados).
 BONJEAN Roger, Saint-Savinien (Charente-Maritime).
 GUILLIER Jacques, Chevreuse (Seine-et-Oise).
 GUNDERSEN Einar, Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).
 CARLIER Jean, Senlis (Oise).
 FALCOU Firmin, Saint-Amand (Aude).
 MECHOULAN Albert, Paris.
 DUPONTRON Sylvain, Neuilly-sur-Seine.
 CUIGNET Robert, Wasquehal (Nord).
 JULIENNE Roland, Coulonces (Calvados).
 LASSERRE DU ROZEL, Le Guilvinec (Finistère).
 MAUBLANC Yves, Saint-Amand-Montbrond (Cher).
 MOINOT André, Paris (20^e).
 DAVESNE Louis, La Motte-Beuvron (Loir-et-Cher).
 PIERRARD Jean, Balan (Ardennes).
 MEUNIER Paul, Toulouse.
 LEMATTE Marcel, Saint-Maur-des-Fossés (Seine).
 BEAUMIER Paul, Brinon-sur-Beuvron (Nièvre).
 MILLANVOIS Joseph, Pommard (Côte-d'Or).
 SOREL Joseph, Saint-Eustache-la-Forêt (Seine-Mme).
 BREANT Marcel, Paris (20^e).
 MARKIEWICZ Joseph, Paris.
 MARCY Paul, Saint-Léonard-de-Noblat (Haute-Vienne).
 AVRIL Maurice, Paris (19^e).
 BRETTE René, Paris (19^e).
 SCHMITZ, Paris (15^e).
 DERROY Albert, Asnières (Seine).
 VIREY Raymond, Maisons-Alfort (Seine).
 ROUE Théophile, Saint-Raphaël (Var).
 RIBET Jules, Saint-Gaudens (Haute-Garonne).
 FRITISSE Marcel, Paris.
 OLLIVIER Georges, Paris (17^e).
 HENRY René, Nancy (Meurthe-et-Moselle).
 PERNOT Léon, Beaune (Côte-d'Or).
 SPIEGEL Georges, Nanterre (Seine).
 LAPORTE Jean, 11, rue Lepic, Paris (18^e).
 LENHARDT René, 28, rue de l'Eglise, Neuilly-sur-Seine (Seine).
 S, 244, rue de Maubeuge, Paris (9^e).

Les Anciens d'ULM/DANUBE



Tournons la page...

Plus de 50 « Anciens d'Ulm », Belges et Français, accompagnés de leurs familles, se sont retrouvés le 8 octobre dernier parmi les 144 convives du Banquet franco-belge, pour fêter le Jumelage de la « Journée des « Anciens d'Ulm » avec celle de l'Amicale V.B.-Amicale des X.

Le R. P. Jean VERNOUX, Président des Anciens d'Ulm, Vice-Président de l'Amicale V.B., Délégué de l'U.N.A.C., célébrait son Jubilé Sacerdotal, par une magnifique cérémonie religieuse en l'église Saint-Joseph-Artisan, rue Lafayette.

Très belle réussite. Succès complet pour l'Amicale. Tout a contribué pour faire de cette *Journée d'Amicitie* un pas de plus en avant sur le Chemin de la Fidélité au Souvenir ; à la camaraderie des Anciens Prisonniers ; à la joie de se retrouver au moins une fois l'an... pour oublier un instant les difficultés du moment.

Bravo aux « Anciens d'Ulm » !
 Vive l'Amicale V.B. !

A la table d'Ulm...

Avec plaisir nous avons retrouvé et revu nos camarades et amis :

R. P. VERNOUX, VIALARD, CROUTA, YVONET, BLANC, DUEZ, SCHRÖEDER, FILLON, HINZ, LETTELLIER, VAILLY, BATUT, LAVERGNE, REIN, KOHL, GUILLON, DAMINET, Mme GIROD, du groupe parisien, BRIOLLET, de Laigle (Orne), RO-SEAU, de Lille ;

Nos fidèles amis belges :
 ISTA, METILLON, BELMANS, NIZET, DUFOUR, accompagnés de leur famille.

Etaient excusés et très regrettés :
 le Président ROLAND, des Amicales belges ;
 AUBE, SAMELE, de Lyon ; RAFFIN, de Chambréry ; l'Abbé DERISOUD, de Cluses ; SIMON, de Troyes ; LEGRAIN, MARCHAND, MALPAS, de Belgique.

A Saint-Joseph-Artisan

Pour la première fois...

Le drapeau français des Anciens d'Ulm était porté par le Fils d'un « Ancien d'Ulm », notre ami et camarade BLANC, servant en Algérie, et alors en permission.

Marcel BELMANS, de Bruxelles, portait le drapeau belge des « Anciens d'Ulm », entourés des drapeaux belges et français des différentes amicales, pour former une voûte tricolore, à la sortie de la Messe d'action de grâce et du Souvenir qu'avait célébré le R. P. VERNOUX.

Ne le répétez pas...

A l'issue de cette Journée du 8 Octobre, le R. P. Jean VERNOUX, notre ami belge Armand ISTA et Lucien VIALARD étaient faits « Chevaliers » et recevaient des mains du Président LANGEVIN la Croix et le Diplôme d'Encouragement au Dévouement.

Toutes nos félicitations à nos amis, ainsi qu'à M. MAURY, mari de notre dévouée secrétaire, pour sa belle Médaille de « Donneur de Sang », juste récompense, souvent méconnue.

FINÉCOUTE.

NOS PEINES

Mme Marcel VALNOT et ses enfants nous ont fait part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Monsieur Marcel VALNOT

leur époux et père, décédé le 10 octobre, à Chaulmont (Haute-Marne), dans sa 44^e année.

Les obsèques ont eu lieu à Pargues (Aube) le 13 octobre.

Nos amis Julien DUEZ, Marcel RAISER et Madame, Roger REIN, ont accompagné à sa dernière demeure notre regretté camarade qui ne comptait que des amis.

□

Au revoir, mon cher Marcel...

Les « Anciens du Gaenswiese » n'oublieront jamais l'excellent camarade que tu étais, toujours prêt à rendre service, n'hésitant jamais à venir en aide à plus déshérité que toi, cachant ta peine afin de ne pas attrister tes amis.

NOUS TE PLEURONS...

Mais cette mort n'est-elle pas pour toi une délivrance.

Malade depuis de si longues années, tu savais depuis longtemps qu'aucun espoir n'était permis... et malgré cette souffrance morale... tu GARDAIS LE SOURIRE...

Au revoir Marcel, bien cher ami.

R. R. - J. D.

A Madame VALNOT,
 à ses enfants,
 à sa famille,

Les « Anciens d'Ulm », et particulièrement ceux du Gaenswiese, renouvellent leurs très sincères condoléances et toute leur sympathie attristée.

♦♦

Le souvenir de Marcel VALNOT restera pour chacun de ceux qui l'ont connu, celui d'un excellent camarade, au cœur généreux, courageux devant l'adversité, au cours d'un long calvaire qui dura 9 ans.

Le 12 Novembre, quelques « Anciens d'Ulm » se sont réunis au petit cimetière de Pargues pour un dernier « Au revoir » à leur camarade, au souvenir toujours vivant parmi eux.

□

La mère de notre ami Jean BATUT est décédée le 18 octobre. Nous adressons à notre camarade et à sa famille nos bien sincères condoléances.

■

Prochaine réunion des Anciens d'Ulm

JEUDI 7 DECEMBRE

68, Chaussée-d'Antin
 suivie d'un dîner facultatif.

Venez nombreux terminer la soirée « Entre Amis ». N'oubliez pas la VOIX DES SIRENES du PREMIER JEUDI.

□

POUR COMPLETER LA SOIRÉE :

Le Jeudi 7 Décembre, après le dîner habituel, projection sur la Sicile et la Baie de Naples de vues en couleurs, avec musique enregistrée, et réalisée par MM. MARECHAUX et REDARÈS.

Le voyage commence à Naples, puis se continue par bateau par la visite de Palerme et de ses saisissants catacombes ; Syracuse, Messine, Taormina, l'Etna et ses cratères ; l'ancien et le moderne voisinent et provoquent un contraste étonnant.

En deuxième partie, le voyage se poursuivra par l'île de Lipari, le Stromboli, les ruines de Pompéi, pour se terminer à Capri.

Une belle soirée en perspective. Ne la manquez pas.

Bien cordialement à tous.

Lucien VIALARD.

Retour aux Sources Sulfureuses de BALINGEN

SOUF (f) REZ — c'est le cas de le dire — Amis, que je vous raconte mon séjour ultra court à Balingen.

En vacances en ma bonne ville de Strasbourg, nous avons quitté, ma femme et moi, la plaine d'Alsace un dimanche matin par un épais brouillard qui heureusement s'est dissipé en abordant les hauteurs de la Forêt Noire. Par Freudenstadt, Horb, Haigerlsch, nous avons atteint OSTDORF.

Là, un petit serrement au cœur, comment allais-je retrouver les lieux quittés, avec joie, le 21 Avril 1945 en compagnie de Christophe et Huard ? en voiture réquisitionnée s. v. p. Voilà, Balingen s'étend presque jusque là, il en est ainsi de tous côtés puisque la population de 6000 habitants s'est accrue d'autant. A notre arrivée, Max de chez Bizerba que j'avais prévenu, nous attendait avec sa femme et une table copieusement garnie de « Fruhstueck ». Inutile de décrire sa joie. Lui qui a été si utile à beaucoup de camarades qui, entre parenthèses, ne lui ont jamais donné signe de vie.

Nous avons donc visité l'ancien Kommando complètement transformé par Claudel et ses « boys » (lisez prisonniers allemands). Sur le terre-plein il y a maintenant d'autres baraques très confortables où sont logés des Espagnols travaillant chez Bizerba et où l'on attend aussi des Grecs. O, paradoxe ! l'Allemagne de l'Ouest surpeuplée est à court de main-d'œuvre. De là, nous nous sommes rendus au Restaurant Brucke, fief de ceux de Strasser, inutile de dire que la qualité du repas était de loin supérieure à celle de jadis.

Ensuite, nous sommes allés chez Beutter, connu de tous les Camarades pour sa bonté et son antinazisme ; n'a-t-il pas été arrêté après le putsch contre Hitler en 44 ?

De ma vie, je n'ai jamais vu un homme aussi heureux. Pensez donc, pas un des Camarades auxquels il a rendu de si grands services, n'a donné signe de vie. Que dire de Barret par exemple, lequel, après qu'il s'est évadé de chez lui, est allé le rechercher au camp prétendant qu'il lui était indispensable. Et aussi, toi, Paul, et toi Joseph (ils se reconnaîtront) qui, avec moi, étaient invités en ce Noël 1944 à passer l'après-midi en famille. Cette fois encore la table était généreusement garnie et force bouteilles furent débouchées. Encore une réception semblable chez une fille à Max et voilà l'heure du retour sonnée.

« Tu repars déjà ! » était l'exclamation générale. Que nous a-t-on posé pareille question en 1940. C'est donc avec regret que nous avons quitté de bons amis en leur faisant la promesse de revenir et aussi de secourir le torpeur de ceux qui ont oublié le souvenir.

J'omettais d'écrire que Max, à son tour, était prisonnier en France de 1944 à 47. Il remercie encore les Camarades Leriche, Méria, Christophe et moi-même d'être intervenus à l'époque et grâce à qui il a été rapatrié par priorité 8 mois avant les autres.

Charles BRANDT,
 (dit « Le Cuistot »).

LA RONDE CONTINUE

Waldburg, Wolperswende, Wurzach, Sunthausen

Scènes de la vie de Kommando

Celui qui les « entasse » !

Assurément, j'étais en train d'oublier que la vie d'un prisonnier est toute faite d'imprévu, comparable à celle de l'oiseau sur la branche. Je restais à la merci du bon vouloir de MM. les Officiers de contrôle du Camp.

Il advint donc qu'un jour neigeux du mois de janvier, je fus prié par le gardien du Kommando de me tenir à sa disposition et de préparer mes bagages en vue de mon prochain départ vers une destination inconnue.

Ce n'est pas sans un petit serrement de cœur que je fis mes adieux aux camarades.

Nous étions à la date du 23 janvier, le sol était glacé et il faisait une température sibérienne. Afin d'acheminer mes valises et mes nombreuses musettes vers la gare la plus proche, située à environ 20 kilomètres du Kommando, on mit à ma disposition un petit traineau que je fus chargé de tirer moi-même. Epreuve terrible que celle de me risquer sur la route toute blanche. J'avais déjà parcouru la moitié du chemin lorsque, au milieu d'une rampe escarpée, mes forces m'abandonnèrent et ce fut la chute brutale sur la chaussée. Je me relevais péniblement, le visage en sang et, après quelques minutes de repos, je continuais ma route tant bien que mal, utilisant les bas-côtés où la neige fraîche permettait d'assurer mes pas.

Arrivé à la station du chemin de fer, mon gardien, en veine de confidences, me confia que j'étais affecté à la fromagerie (Kaserei) du plus prochain village, à Waldburg pour préciser.

Il faisait presque nuit lorsque nous parvinmes, avec le gardien de mon nouveau Kommando, aux premières maisons de ce bourg de montagne. Le sort en était jeté : allais-je réussir dans mes nouvelles fonctions. C'est ce que l'année allait m'apprendre.

Mon entrevue avec mon patron fut nettement décisive et il fut entendu que je ferais mes débuts le dimanche matin de très bonne heure.

Je revois encore la petite salle qui allait devenir pendant trois mois mon théâtre d'opérations.

Une impression de propreté me frappa tout particulièrement : des vitres d'une netteté parfaite, des carrelages luisants, des bassines émaillées où la lumière se reflétait comme dans un miroir. Au milieu de tout cela, une odeur caractéristique émanant d'une petite pièce contiguë et ne laissant pas de doute sur la destination de celle-ci. Mon patron, âgé de 65 ans environ, me parut être au premier abord d'un caractère affable, de telle sorte que la première journée se passa, en somme, dans une atmosphère de bonne compréhension.

Il faut dire que je fis l'impossible pour rentrer dans ses bonnes grâces. Nous étions en plein hiver et il me parut que c'était une nécessité urgente de ne pas quitter ce nid bien chaud en même temps que cette ambiance toute nouvelle pour moi. Les jours qui suivirent furent consacrés à mon apprentissage. Le patron était plein de prévenances pour moi : « Ernst, ne se lassait-il pas de me dire, gut arbeiter! Hier besser sandwird viel kalt; kuh putze pas bon. » Il voulait dire par là que les travaux chez les paysans étaient autrement pénibles et salissants que ceux auxquels je venais d'être astreint chez lui.

Cependant, à mesure que les jours passaient, j'étais en train de découvrir le caractère hargneux de mon patron : voilà un homme qui aurait voulu tout régler au millimètre. Avec lui, il ne fallait pas qu'un fromage déborde un tant soit peu de l'alignement régulier, qu'une bassine soit lavée et frottée superficiellement. Il insistait tellement que j'avais même pris le parti, certains jours, de ne plus m'inquiéter de ses remontrances et je m'ingéniais autant que cela m'était possible à ne pas tenir compte de ses ordres tellement ceux-ci me paraissaient déraisonnables. Il fallut un bon mois pour que je puisse manier presque correctement, selon lui, la palette servant à répandre sur la table en bois les gros morceaux de lait caillé destinés à être transformés quelques instants plus tard en fro-

mages, « Nicht », « Schnell », ne cessait-il de s'écrier. Imbécile, je pensais dans mon for intérieur, tu me prends donc pour un professionnel; n'oublie pas que, quelques semaines auparavant, j'étais en train de piétiner le fumier des vaches et de faire la cueillette des précieuses kartoffeln sous une pluie battante.

De 5 heures du matin à midi, on n'arrêtait pas. A peine un quart d'heure pour le petit déjeuner, servi vers 7 h. 30 par la patronne austère qui, en compagnie de sa fille de 28 ans au joli minois, passaient leurs journées entières assises dans de confortables fauteuils, se livrant à des travaux de couture. Le repas de midi durait dix minutes, puis retour au travail pour soigner ces maudits fromages avant de clouer pas mal de caisses. Venait alors le défilé des paysans apportant leur bidon de lait. On voyait là des gens de toute condition, des jeunes, des vieux, des gamins et même des prisonniers délégués par leur patron.

La conversation s'engageait et je comprenais qu'il était question du frère ou du mari mobilisé. Pour sa part, la guerre avait éprouvé mon patron : trois fils partis de la maison, un sur le front de Russie, l'autre en occupation à Paris, le dernier enfin dans la froide Norvège. Certains jours, il se lamentait bien haut, mais, cependant, il plaçait le Führer au-dessus de tout et prétendait que ce seigneur finirait par triompher de toutes les coalitions et arriverait à dominer le monde pour le plus grand bien de l'Allemagne. C'est à peine si les nouvelles du désastre de Stalingrad parvenaient à l'émouvoir. Il avait pourtant chaque jour sous les yeux la longue liste funèbre dressée en quatrième page du journal local. Elle était particulièrement éloquent.

Les dimanches du Kommando s'écoulaient dans une atmosphère plus gaie : on y fait de bons soupers avec les œufs dérobés aux paysans; le contingent de viande est fourni par un prisonnier qui travaille chez un boucher et qui a soin de prélever à la fin de la semaine un fameux tribut. Le tout est parfois arrosé de vins de Moselle ou du Rhin; ça sent la pierre à fusil, mais qu'importe, cela suffit à mettre de la gaieté dans tout le Kommando. Nous avions un maître pâtissier qui confectionnait de ces crèmes et de ces tartes à faire rougir d'envie les meilleurs spécialistes en la matière.

Quelle consolation de nous voir tous réunis autour de la même table et de pouvoir apprécier comme il convient tous les bons petits plats de chez nous, véritablement cuisinés à la française...

Dans notre petite carrée, où sont dressées cinq couchettes, l'heure fatidique vient de sonner. Chacun disparaît dans la nuit noire pour une nouvelle journée. Il sera nuit encore lorsque nous gravirons d'un pas allègre les escaliers qui mènent à nos « appartements »...

La huitième semaine vient de débuter; j'accomplis maintenant ma besogne quotidienne avec une facilité et un entrain remarquables, mais, hélas! la tuile devait tomber, attirant sur moi les foudres de notre Wilhelm Hogerle.

Un beau matin, après avoir effectué comme d'habitude le lavage des bassines et des chaudrons, je me mets en devoir de procéder à l'alignement des bidons de crème destinés à être chargés sur les camions lorsque, par suite d'un faux mouvement, je trébuche et entraîne dans ma chute un de ceux-ci. Le contenu se répand sur le sol et il n'est pas possible de récupérer le moindre iota. Sur ces entrefaites, mon patron arrive et c'est le drame dans toute son ampleur. Une cascade d'imprécations succède à mes excuses. Toute la maison s'en mêle, à tel point que je suis à me demander si cela ne va pas entraîner mon départ immédiat et peut-être même quelques sanctions disciplinaires.

Il n'en est rien. Je crois cependant que cet incident contribue à hâter mon départ. En effet, quelques jours après, j'apprends de la bouche du gardien que je vais être muté dans une ferme toute proche du village, au hameau de Sieberasreute.

(A suivre.)

E. BARRIERE.

Une autre de ses grandes distractions, Qui attire bien vite l'attention, Consiste à dresser, assez fréquemment, De son avoir, le détaillé bilan. — Chacun sait, qu'en matière de finance, On ne saurait trop montrer de prudence! — Donc, certains soirs, jour de secrets motifs, Il s'efforce d'évaluer son actif. Grave et digne, comme un expert-comptable, Il s'adjudge la moitié de la table, Puis, brusquement, de sa poche, il arrache Un portefeuille de marchand de vaches. Là, il hésite et paraît méditer La tactique qu'il convient d'adopter. Le front soucieux, enfin, il se décide Et il saisit, avec des doigts avides, Son imposante fortune en espèces, Dont la vue, d'un coup, lui rend l'allégresse. Il la soupèse, un instant, dans sa main, Sans se soucier de quelque plaisantin, Qui proclame, comme un crieur public : « Voilà le Louis qui compte encore son fric! » Puis, pour mieux voir, modifiant sa posture, Il étale les nombreuses coupures, Et, aussitôt, par des gestes fébriles, Il les classe et les dispose par piles. Graduellement, sa face s'illumine, De longs frissons parcourent ses narines, Et des lueurs s'allument dans ses prunelles, A mesure que l'argent s'amoncele... Quand il a placé le dernier billet, Et que son trésor est là, au complet, Il se redresse et demeure immobile, Couvant son bien, d'un regard qui pétille... Mais gagné, soudain, par l'exaltation, Il se penche, change de position, Allonge le cou, comme une chamelle, Redresse un pfennig, qui joue au rebelle, S'assure du parfait alignement, Trépigne d'aise, en sautant sur le banc, Se recule pour mieux jouir du coup d'œil, Et bruyamment, renifle avec orgueil!...

Dix minutes, quelquefois davantage, Il admire, ainsi, son bel étalage, Dans une extase, que ses yeux reflètent. Après quoi, avec une mine inquiète, Il se souvient, qu'il lui faut dénombrer, Ces formations de papiers bigarrés. Devenu sombre comme un spadassin, Il étudie fixement son butin : « Assurément, la somme est importante ! « Deux cent dix marks ? Deux cent vingt ? Deux cent « Ah ! L'autre fois ! C'était déjà coquet ! [trente ? « Mais aujourd'hui ! Rien qu'à voir les paquets ! » Il réfléchit. Son cœur bat à grands coups. « Deux cent trente ? C'est possible après tout ! »

Mais dans la crainte d'une déception, Il s'attarde, sans passer à l'action... Tout de même ! Il compte le premier tas, En annonçant, tout haut, les résultats, Passe aux autres, dans l'ordre décroissant, S'embrouille, bientôt, immanquablement, S'énerve, hoche la tête, recommence, Cinq ou six fois, avec persévérance. Finalement, d'un geste circulaire, Il remballa son précieux éventaire...

Alors, conscient du devoir accompli, Il se dirige, à pas lents, vers son lit, Et tandis qu'il retire son gilet, Notre Louis sourit, d'un air satisfait!...

Maurice ROSE.

FABRIQUE DE MEUBLES

7 ter, Avenue de St.-Mandé
Paris (XII^e)

RYSTO Raymond

Ex-N° 5305
Membre de l'Amicale N° 548

Salles à manger
Chambres à coucher
Ensemble Studio

DEPOSITAIRE
DE FABRIQUES

Cuisines modernes, Eléments, Tables
Sièges modernes, rustiques et basques
Sièges de jardin, Pliants, Transats

Prix marqués en chiffres connus

Facilités de paiement sur demande

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale
Pour tous renseignements, n'hésitez pas à
téléphoner ou à écrire
Tél. DIDerot 45-07 — Métro : NATION

NOS ECHOS

Récital

Nous informons nos camarades que notre ami André FOCHEUX, altiste, a donné un récital avec Marie-Madeleine PETIT, pianiste, le samedi 18 novembre 1961, à 21 heures, à l'Ecole Normale de Musique, 78, rue Cardinet, Paris-17^e (métro Malesherbes).

André FOCHEUX, qui fit partie de l'orchestre du Stalag au début de la captivité, fut par la suite désigné comme infirmier au Waldho. Son talent de musicien et son bon esprit de camaraderie le firent désigner pour diriger l'orchestre du Waldho. Il devint rapidement le « maestro », surnom que lui donnèrent tous ses amis conquis par sa grande classe d'altiste. Grâce à André FOCHEUX, nos dimanches de captivité devinrent très acceptables. Il apportait ce délassement, ce bien-être qu'offre aux désespérés l'écoute des œuvres des grands maîtres. Il fit découvrir aux non-initiés la beauté de la grande musique.

LE PREMIER JEUDI
DE DÉCEMBRE
RETENEZ BIEN CECI :
SIRENES DE PARIS
DINER ENTRE AMIS

« Printemps perdus » de Paul Vandenberghe

La pièce qui évoque avec le plus de puissance certains aspects psychologiques de la captivité.

Que ceux qui en désirent un exemplaire remplissent le bulletin ci-dessous et nous le fassent parvenir.

Veillez envoyer à M.
rue à
..... exemplaires du n° 103 de « L'Avant-
Scène » (« Printemps Perdus »).

Je verse, ce jour, au C.C.P. n° 4.261-13
Paris, la somme de NF (nombre
d'exemplaires à 2 NF + 0,50 NF pour frais
d'envoi).

Le Gérant : PIFFAULT,

Imp. Chasseray-Monconté, Chef-Boutonne (D.-S.)